JULES BRETON 1827–1906

Le nid

Votre frêle existence est douce,
Petits oiseaux dans votre nid,
Serrés ensemble dans la mousse
Entre la terre et l'infini.

Tandis que la mère recueille
Des mouches pour votre dîné,
Vous regardez grandir la feuille
Si tendre en son vert satiné.

Avant vous on la voit éclore
Sur cet arbuste sauvageon ;
Vous n'étiez pas dans l'œuf encore
Quand se déchira son bourgeon.

Lorsqu'un gai soleil la traverse
Avec des éclats inouïs,
Aux feux d'émeraude qu'il verse
Vous souriez tout éblouis.

Dès que l'aurore vous arrose
Et vient mouiller votre chevet,
S'agite votre tête rose
Que couronne un léger duvet.

Des torrents de lumière blonde
Caressent vos petits cous nus ;
La gaité folle vous inonde
De tressaillements ingénus.

Du haut de l'arbre que balance
Le vent frais, un son argentin
Se fait entendre : c'est la stance
Que chante le père au matin.

Dans votre nid, ce petit monde,
Que de beautés frappent vos yeux !
Le bois dans sa voûte profonde
Ouvre à l'infini des trous bleus.

Et qu'il vous parait chose énorme,
Ce tronc de velours tacheté ;
Pour qui commence, un petit orme
Représente l'immensité.

Petits, lorsque votre bec s'ouvre
Sur cet orme voisin, guettant,
De peur que l'on ne vous découvre,
La mère impatiente attend.

Elle attend le moment propice,
L'ayant de la prudence appris ;
Et l'infatigable nourrice
S'en vient d'un bond calmer vos cris.

Puis, la nuit, elle étend son aile
Pour vous couvrir de sa chaleur ;
Et sous la plume maternelle
Vous écoutez battre son cœur.

Innocents aux paupières closes,
Rien ne peut encor vous troubler ;
Mais la mère, qui voit les choses,
Sait qu'elle doit toujours trembler.

Courrières, 1870.